

ON VOUS EN DIT PLUS

- Il y a trente ans, le 17 avril 1975, les Khmers rouges prennent la capitale du Cambodge, Phnom Penh.
- Cela marque le début du règne sanglant de Pol Pot.
- Le génocide fera deux millions de morts.
- Notre reportage sur place, auprès de victimes suivies par des psychologues.
- La société cambodgienne est encore traumatisée.
- Les enfants apprennent très peu le génocide à l'école.
- Un procès doit se tenir

pour juger les responsables du génocide.

Au Cambodge, Julien LÉCUYER
Mise en page : Frédéric FOLLIOU



Le Cambodge compte 14 millions d'habitants en 2003. Les Khmers sont la population majoritaire. Le nom « Khmers rouges » a été donné par le prince Sihanouk aux résistants communistes khmers au cours des années 60 ; ce terme a désigné par la suite les partisans de Pol Pot et de Khieu Samphan. Le khmer est la langue du pays.

Un procès dès l'an prochain ?



Pol Pot est mort en 1998.

TRENTÉ ans après la prise de pouvoir des ultra-maoïstes et le déclenchement du génocide, un procès semble enfin en vue. Les financements du tribunal du génocide sont quasiment bouclés, mais le temps presse pour juger les anciens chefs khmers rouges vieillissants. Pol Pot est mort en 1998, échappant à la justice, et seuls deux anciens chefs khmers rouges sont en prison, tandis que les autres vivent en liberté à Phnom Penh ou dans les anciens bastions de la guérilla, dans le nord-ouest du Cambodge. « Le procès ne devrait pas commencer cette année, mais plus probablement l'an prochain », estime une proche du dossier. Les Nations unies et le Cambodge avaient fini par s'accorder en 2003, après plus de six ans de négociations souvent acrimonieuses, sur l'organisation d'une cour spéciale mixte - cambodgienne mais à caractère international. Cet accord a été mal accueilli par les organisations de défense de droits de l'homme, qui ont estimé que le tribunal - au sein duquel un juge international doit s'entendre avec une majorité de juges cambodgiens pour décider d'une condamnation - est trop sus-

jet aux pressions politiques, dans un pays où la justice est notoirement corrompue. De surcroît, beaucoup n'ont aucun intérêt à un procès des Khmers rouges. Certains membres du gouvernement cambodgien, en particulier : ils ont été nombreux à avoir eu des liens avec les polpotistes, avant, après, voire pendant leur règne. Parmi les cinq membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU, la Chine a été l'alliée idéologique et le soutien des Khmers rouges, et les États-Unis (qui ont refusé de s'engager financièrement pour le procès) ont réarmés ces mêmes Khmers rouges après leur défaite, aux noms des impératifs géostratégiques de la guerre froide. Le missionnaire catholique français François Ponchaud, témoin de la prise de Phnom Penh en 1975, estime qu'un procès, tel qu'il est prévu, « ne sera qu'une mascarade ».

Il y a 30 ans, Pol Pot au pouvoir

CAMBODGE, le 17 avril 1975. De jeunes soldats khmers rouges faméliques, vêtus de noir, entrent dans Phnom Penh sans résistance. Ils évacuent la capitale, immédiatement. C'est le premier acte du régime de terreur de Pol Pot, qui va durer près de quatre ans. En un jour, Phnom Penh est vidée de ses habitants - près de 2 millions - au prétexte de bombardements américains qui n'auront pas lieu. Femmes en couches, invalides, malades perfusés sont sommés de quitter l'hôpital pour les campagnes. Très vite, tous les citadins du pays sont jetés sur les routes : le « peuple nouveau » doit être purgé de tous ses vices. Pour les Khmers rouges, les villes sont synonymes de toutes les perditions de l'ancien régime du maréchal Lon Nol, soutenu par les « impérialistes » américains. Un régime dont ils vont s'acharner à liquider tous les représentants : hauts cadres, soldats, fonctionnaires.

Ligne pure
L'Angkar, « organisation » suprême sans visage, dirigée par le frère numéro 1, Pol Pot, applique une idéologie ultra-nationaliste et communiste radicale. Elle exalte la ligne pure choisie par le Parti communiste chinois, mais veut mener sa révolution bien plus loin. « Les Khmers rouges ont défini leur variante du communisme. Ils ont porté leur révolution bien plus loin que tous leurs prédécesseurs marxistes », résume le chercheur Craig Etcheson.

L'Angkar impose progressivement l'élimination de la famille (séparations, coopératives, repas collectifs), l'abolition de la religion, de l'argent, et bouleverse jusqu'au langage et aux rapports sociaux et humains. Les chefs khmers rouges - la plupart éduqués et formés à l'étranger, surtout en France - veulent faire table rase, construire un homme nouveau dans une société de type rural rigoureusement égalitaire.

Deux millions de morts
Au nom d'une utopie agraire visant l'autarcie, ils affament et épuisent le peuple, le mettent aux travaux forcés dans la production de riz et de gigantesques travaux d'irrigation, tout en l'abrutissant de propagande.

La révolution est totalitaire : tortures, exécutions sommaires, grands mouvements de déportation, surveillance de chaque instant et nettoyage ethnique anticham (musulman), antiviétnamien, antichinois.

En trois ans, huit mois et vingt jours d'absolue folie meurtrière, près de deux millions de Cambodgiens meurent sous la torture, de famine, de maladie, d'épuisement aux travaux forcés, de purges internes au Parti. Le durcissement impitoyable du régime en 1977, des purges internes effroyables et des défections massives accélèrent sa fin. Fin 1978, 150 000 soldats vietnamiens déferlent sur le Cambodge après des incursions meurtrières des Khmers rouges en territoire vietnamien. Ils les chassent du pouvoir le 7 janvier 1979.

Aujourd'hui, le Cambodge souffre toujours de l'élimination de ses élites. Et vit avec le traumatisme de l'un des pires génocides du siècle, qui a traumatisé jusqu'à ceux qui sont nés après lui.



Scènes du 17 avril 1975, à Phnom Penh. Un garçon ramasse un casque, pendant que des soldats khmers rouges paradedent sur un camion (arrière-plan). Ci-dessous, un jeune combattant khmer rouge patrouille dans les rues de la capitale. Photos AFP



« Pour guérir, il suffirait d'arrêter de penser »

Correspondance particulière

« QUAND on est poursuivi par les éléphants, on peut courir sur des pousses de bambou sans sentir la piqure. Mais quand la poursuite s'arrête, c'est là qu'on souffre. » Khin Soth, âgé de 70 ans, essuie de ses mains parcheminées son visage baigné de sueur. Même installé sur des nattes, à l'ombre d'un perron, la chaleur d'avril est suffocante. Il poursuit : « Le 23 mars 1979, je suis allé trouver le bourreau de ma fille, une faucille à la main. Je voulais le tuer. J'ai préféré lui demander où elle était enterrée. Il m'a montré l'endroit. Son corps était là, dénudé. » Un rire blessé, proche du soupir, éclate dans sa poltrone. « Aujourd'hui, ma fille vit dans le camp de mon petit-fils. »

Leang Lo le laisse parler. Le psychologue de TPO (Transcultural Psychosocial Organization) sait combien la parole est précieuse chez les victimes des Khmers rouges. « En 1994, quand TPO a été créé, parler de désordres mentaux, ça revenait à parler des fous, raconte Leang Lo. Les gens avaient l'habitude de consulter les médecins traditionnels ou les moines pour se libérer de leurs fantômes. » Dans un pays brisé par trois ans, huit mois et vingt

jours d'utopie meurtrière, penser les plaies n'a jamais été la priorité. Et les Cambodgiens ont appris à taire leurs souffrances.

Malgré la violence endémique qui en résulte, notamment domestique (une femme sur six serait battue), il faut attendre 1998 pour que sorte la première promotion de psychiatres et de psychologues cambodgiens. Aujourd'hui, on compte 26 psychiatres et 145 psychologues pour une population de 12 millions d'habitants, largement traumatisée. Selon une étude de TPO portant sur 6 100 adultes, 40 % des habitants ont connu la famine ; 18 % ont été témoins de la torture ou de l'exécution d'un proche ; 81 % des Cambodgiens ont perdu au moins un membre de leur famille. Conséquence : 13 % souffrent de dépressions aiguës, 28 % de désordres dus au stress post-traumatique (DSPT).

Flash-back

« Les symptômes des DSPT vont du cauchemar récurrent au flash-back, de l'irritabilité à la psychose, en passant par des hallucinations visuelles ou auditives », explique Leang Lo, qui traite actuellement 65 patients, au cours de douze séances de thérapie comportementale. « Certains, précise Andeth, l'une des psychologues, n'ont qu'à sentir l'odeur de l'essence à briquet, proche de celle d'une arme à feu après le tir, pour



Van Nath, l'un des seuls rescapés du camp de Tuol Sleng, ne doit sa survie qu'à ses talents de portraitiste de Pol Pot.

être pris de tremblements et de sueurs. Une autre de mes patientes subissait un fort stress à chaque fois qu'elle faisait un certain plat. Celui qu'elle cuisinait lorsque sa maison a été détruite par les bombardements. »

Trente ans après, les Cambodgiens peinent à se remettre du processus de déshumanisation mis en place par les Khmers rouges « Tous les jours, je dois me rappeler que je ne vis plus sous le régime de l'Angkar », raconte Van Nath, l'un des trois derniers rescapés encore en vie du camp de Tuol Sleng, dit « S-21 », où périrent 20 000 personnes.

Aujourd'hui restaurateur, Van Nath, qui ne doit sa survie à Tuol Sleng qu'à ses talents de portraitiste de Pol Pot, n'en a pas fini avec les Khmers rouges : « Ils m'avaient oté mes droits. Mais lorsqu'on me les a redonnés, je ne savais plus m'en servir. Peindre les atrocités du régime après la libération ne m'a pas soulagé. Cela m'a seulement permis de montrer aux autres ce que le régime a perpétré. Moi, rien ne peut m'aider.

Je suis un tissu taché. Un tissu qui part en lambeaux mais dont les souillures sont toujours visibles. »

Boîtes noires

Dans le village de Kap Leav, au sud de Phnom Penh, Lak Son, 69 ans, sèche ses larmes. La psychologue de TPO, Andeth, lui enjoint d'ouvrir « toutes les boîtes noires » de sa tête. Depuis trois semaines, elle rend visite à la vieille dame.

« Mon fils avait 16 ans quand les Khmers rouges l'ont enrôlé, sanglote Lak Son. Dès qu'un charnier est mis au jour, je ne peux m'empêcher de m'interroger : mon fils est-il là ? »

Lak Son ne dort plus. Ses rêves sont peuplés de visages morts auxquels elle tente d'échapper chaque nuit. Andeth répète avec elle les exercices respiratoires appris la semaine passée. « Le plus gênant, c'est de ne pas pouvoir s'empêcher de rêver, ajoute naïvement Lak Son, à l'adresse de la psychologue. Pour guérir, il suffirait d'arrêter de penser. » Andeth sourit. Lak Son pleure.

J. L.

18 mars 1970. Le prince Norodom Sihanouk est renversé par un coup d'Etat du maréchal Lon Nol, soutenu par la CIA américaine.
17 avril 1975. Les Khmers Rouges entrent à Phnom Penh. Pol Pot soumet le pays.
1977. Le Cambodge lance des incursions meurtrières en territoire vietnamien et rompt ses relations diplomatiques avec Hanoi.
25 décembre 1978. Les forces vietnamiennes envahissent le Cambodge.
7 janvier 1979. Chute de Phnom Penh : les Vietnamiens installent un nouveau régime. Sihanouk s'exile à Pékin. Début d'une guerre civile entre Khmers rouges, nationalistes et royalistes.
22 juin 1982. Création en Malaisie d'un gouvernement de coalition antiviétnamien, présidé

Les dates clés

par le prince Sihanouk et regroupant les trois factions de la résistance. L'ONU le reconnaît.
Juillet 1988. Pour la première fois, les quatre parties en conflit (Sihanoukistes, nationalistes de Son Sann, Khmers rouges et gouvernement pro-vietnamien) se retrouvent, en Indonésie.
Été 1989. Conférence sur le Cambodge, à Paris, sous l'égide de l'ONU. Faute d'accord sur le statut des Khmers rouges, elle est suspendue. En septembre, le Vietnam affirme avoir retiré toutes ses troupes du Cambodge.
23 octobre 1991. Signature à Paris du traité de paix. Le Cambodge est placé sous la tutelle de l'ONU jusqu'à l'organisation d'élections libres.

Le 14 novembre, Sihanouk rentre à Phnom Penh après près de treize ans d'exil.
1993. Election d'une Assemblée constituante, remportée par le parti royaliste. La nouvelle Constitution rétablit Sihanouk sur le trône.
1994. Les Khmers rouges sont mis légalement « hors la loi ».
Mars 1999. Arrestation de Ta Mok, le dernier chef rebelle khmer rouge, dit le « boucher ».
Juin 2003. L'ONU et le gouvernement cambodgien signent un accord historique sur la mise en place d'un tribunal à participation internationale pour juger les anciens chefs khmers rouges.
Octobre 2004. Le prince Norodom Sihanouk est élu roi par le Conseil du trône, une semaine après l'abdication surprise de son père Norodom Sihanouk.

« Beaucoup d'élèves ne me croient pas »

« LE 17 avril ? C'est le nouvel An khmer, non ? » L'ingénieur, âgé de 32 ans, s'excuserait presque de ne pas connaître l'histoire de son pays. Alors que le monde commémore la chute de Phnom Penh et le cortège d'atrocités qui s'ensuivit, le peuple cambodgien s'approprie seulement à partir en vacances pour le nouvel An. Ce décalage symbolise la difficulté à laquelle historiens et journalistes sont confrontés, dans un Cambodge plus occupé à construire l'avenir qu'à étudier le passé. Pour la jeune génération, les Khmers rouges évoquent davantage des croquemitaïnes dont on use quand l'enfant ne veut pas finir son assiette qu'une réalité historique. « Quand je résume ce qui s'est passé,

s'inquiétait il y a deux ans Pirun, jeune enseignant du secondaire, beaucoup d'élèves ne me croient pas. » Les choses n'ont pas changé. Dépossédés d'une histoire - qui a été soit rédigée par des étrangers dont les livres ne sont pas traduits, soit transformée pour des raisons politiques après 1979 -, les Cambodgiens ne s'y retrouvent pas.

Comme la Shoah

Les lieux de mémoire, comme le camp de Tuol Sleng à Phnom Penh ou les Killing Fields de Chœung Ek, renforcent cette impression. Transformés en musées par les Vietnamiens pour servir l'idée d'une invasion humanitaire en 1979, ils alignent crânes et images sordides sans pédagogie. « Je ne suis pas pour incinerer les ossements, mais

cette exhibition, c'est trop, s'insurge Lao Mong Hay, politologue interrogé par le quotidien *Cambodge Soir*. Je souhaiterais quelque chose de plus discret, de plus suggestif (...) à l'image de ce qui a été fait sur la Shoah aux États-Unis ou en Europe. »

De la même façon, rares sont les Cambodgiens à demander un jour férié dédié aux victimes du génocide. Seul le 7 janvier, date à laquelle les Vietnamiens libèrent Phnom Penh en 1979, a été institué par un gouvernement soucieux de renforcer les liens avec ses voisins. Sans grand succès. Les Cambodgiens préfèrent en grande majorité célébrer leurs proches disparus durant la Fête des morts, en octobre. Et c'est dans l'intimité, encore, cette année, qu'ils prient.

J. L.

Pour en savoir plus

- Lire
 - « Tu vivras, mon fils », par Pin Yathay. Archipel. 20 €.
 - « Cambodge, année zéro », par François Ponchaud. Kailash. 15 €.
 - « Le Portail », par François Bizot. Gallimard. 6,20 €.
 - « S-21 ou le crime impuni des Khmers rouges », par David Chandler. Autrement. 20 €.
 - « Le Petit Livre rouge de Pol Pot ou les paroles de l'Angkar », par Henri Locard et David Chandler. L'Harmattan. 21,35 €.
 - « Une odyssée cambodgienne », par Haing Ngor. Flixot. 14 €.
- Voir
 - « S-21. La machine de mort khmère rouge ». Documentaire réalisé par Rithy Panh. DVD. 26 €.
 - « Les Gens de la rizière ». Drame réalisé par Rithy Panh (1994). DVD. 29,03 €.
 - « La Déchirure ». Film de guerre réalisé par Roland Joffe (1984). Avec John Malkovich. 19,09 €.

Ce sujet vous fait réagir ? Écrivez-nous : 8, place De-Gaulle à Lille. Endireplus@lavoixdunord.fr